

LE MONDE LYONNAIS

REVUE

HEBDOMADAIRE

DES LETTRES

ET

DES ARTS

Directeur : François COLLET

RÉDACTION & ADMINISTRATION

8, rue Mulet

LYON



SOMMAIRE DU N° 31

LE VASE ÉTRUSQUE, NOUVELLE.	NIZIER DU PUITSELU.
ÉPITAPHE D'UN GAI PARESSEUX. ÉPIGRAMME.	GASTON FAUVEL.
PORTRAITS-MÉDAILLONS, SAINT-AMANT, SONNET.	CASIMIR PERTUS.
LES BAINS MAURES A ALGER (fin).	D' AVERROÈS
UNE STATUE, SONNET.	GERMAIN PICARD.
LA MORT D'UN SAGE.	ALPHONSE D'ASQ.
ÉCHOS DE LA SEMAINE.	SAINT-POTHIN.
BIBLIOGRAPHIE LYONNAISE.	A.-H.
« LE MONDE OU L'ON S'ENNUIE » A LA COMÉDIE-FRANÇAISE.	CARLOS.
SONNET A HÉLÈNE.	ERNEST D'ORLIANGES.
CAUSERIE ARTISTIQUE. LES LYONNAIS AU SALON. (4 ^e article).	V. D'ANTIN.
CAMÉE A ERNEST D'HERVILLY, SONNET.	LOUIS LE CARDONNEL.
BIBLIOGRAPHIE THÉÂTRALE.	MARIUS BOULEY.
CLUBS ET SOCIÉTÉS SAVANTES.	ARGUS.
PROBLÈMES ET JEUX D'ESPRIT.	E. MEUNIER.
DERNIÈRES PUBLICATIONS LYONNAISES.	



ABONNEMENTS

PRIX UNIQUE POUR TOUTE LA FRANCE, LA CORSE ET L'ALGÉRIE

Un An. 18 fr.
 Six Mois. 10
 Trois Mois. 5

POUR L'ÉTRANGER LE PORT EN SUS



ANNONCES

LA LIGNE. 1 fr.

LES ANNONCES SONT REÇUES EXCLUSIVEMENT A L'IMPRIMERIE 4, rue Genil, Lyon



EN VENTE

Chez tous les Libraires et Marchands de journaux

Le Numéro 30 cent.

VENTE EN GROS, A L'AGENCE DE JOURNAUX 31, rue Tupin, Lyon



LA REVUE LYONNAISE

Histoire, Biographie

Littérature, Philosophie, Archéologie, Sciences, Beaux-Arts

RECUEIL MENSUEL DE LYON ET DE LA RÉGION

PARAISANT PAR LIVRAISONS DE 80 PAGES DE TEXTE AU MOINS

SOUS LA DIRECTION

De M. FRANÇOIS COLLET, directeur du « Monde lyonnais »

Sommaire de la première livraison. — Janvier 1881

FERRAZ, professeur à la Faculté des lettres. Du suicide. — H. BAUDRIER, président de chambre à la Cour d'appel. Bibliographie lyonnaise au xv^e siècle. — LÉOPOLD NIEPCE, conseiller à la Cour d'appel. Les stalles et les boiseries de la cathédrale de Lyon. — PAUL REGNAUD, maître de conférence à la Faculté des lettres. Une mystification scientifique. Les ouvrages de M. Jacolliot sur l'Inde ancienne. — A. VACHEZ, avocat à la Cour d'appel. De Lyon à Genève au xvii^e siècle. — RAOUL DE CAZENOVE, président de la Société littéraire de Lyon. Documents inédits. — Sociétés savantes, chronique, bibliographie. Illustrations tirées de la Monographie de Saint-Jean, par LUCIEN BÉGULE.

Sommaire de la deuxième livraison. — Février 1881

FERRAZ, professeur à la Faculté des lettres. Du suicide (fin). — ALPHONSE DAUDET. Une page de mémoires. — NIZIER DU PUISPELÜ. Lettres de Valère. — XAVIER LANÇON, avocat à la Cour d'appel. Du dernier recensement des États-Unis; de ses conséquences géographiques et économiques. — JOSEPH SOULARY. Les maîtres de céans (sonnet). — LÉOPOLD NIEPCE, conseiller à la Cour d'appel. Les stalles et les boiseries de la cathédrale de Lyon (fin). — P. BONNASSEUX, archiviste aux Archives nationales. Saint Martin. — V. DE VALLOUS, Documents inédits. — Sociétés savantes, chronique, bibliographie. Illustrations tirées de la Monographie de Saint-Jean, par Lucien Bégule et de Saint Martin, par Lecoq de la Marche.

Sommaire de la troisième livraison. — Mars 1881

H. BEAUNE, avocat à la Cour d'appel. Claude de Rubys et la liberté de teste au xvi^e siècle. — G.-A. HEINRICH, doyen de la Faculté des lettres. M. Paulin Paris. — ALLMER, membre correspondant de l'Institut. Epigraphie lyonnaise. — P. SCIPION. Une nouvelle méthode géographique, à propos du Jura, de M. le professeur BERLIOUX. — B. VERMOREL, ancien voyer, principal de la ville. Les fortifications de Lyon au moyen âge. — LÉOPOLD NIEPCE, conseiller à la Cour d'appel. La bibliothèque de l'ancienne abbaye de Cluny. — Intermédiaire lyonnais, sociétés savantes, chronique, bibliographie.

Sommaire de la quatrième livraison. — Sous presse

H. DE TERREBASSE. Balthazard de Villars. — MOREL DE VOLEINE. Souvenirs des premières guerres de la République. — ALLMER, correspondant de l'Institut. Epigraphie lyonnaise (suite). — C. PERTUS. Poésies. — AMAGAT, membre correspondant de l'Institut. La Conservation et la transformation de l'énergie dans l'univers. — FERRAZ, professeur à la Faculté des Lettres. Bibliographie: La Recherche de la vérité de Malebranche. — Intermédiaire lyonnais. — Sociétés savantes. — Chronique. — Bibliographie.

ABONNEMENTS A LA REVUE LYONNAISE SEULE

LYON ET LA FRANCE CORSE, ET ALGÉRIE COMPRIS		ÉTRANGER. — PAYS COMPRIS DANS L'UNION POSTALE	
		1 ^{re} Zone. — Europe entière, États-Unis, etc.	2 ^e Zone. — Extrême Orient, Colonies, etc.
Un An.	20 fr.	Un an.	22 fr.
Six mois.	10 »	Six mois.	11 »
Trois mois.	5 »	Trois mois.	6 »

LA LIVRAISON : 2 FR.

ABONNEMENTS AU MONDE LYONNAIS ET A LA REVUE LYONNAISE

Un an.	30 fr.	Un an.	32 fr.	Un an.	34 fr.
Six mois.	15 »	Six mois.	16 »	Six mois.	17 »

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, AUX BUREAUX DU *Monde lyonnais*

Lyon. — 8, rue Mulet. — Lyon

On s'abonne à Lyon aux Bureaux du *Monde lyonnais* et de la *Revue lyonnaise*, 8, rue Mulet; à l'imprimerie PITRAT, 4, rue Gentil; et chez tous les Libraires.

Les Abonnements du dehors sont reçus chez les principaux Libraires de France et de l'Étranger et dans tous les bureaux de poste.

LE MONDE LYONNAIS

REVUE HEBDOMADAIRE

DES LETTRES ET DES ARTS



SOMMAIRE

LE VASE ÉTRUSQUE, NOUVELLE.	NIZIER DU PUITSPÉLU.
ÉPITAPHE D'UN GAI PARESSEUX, ÉPIGRAMME.	GASTON FAUVEL.
FORTRAITS-MÉDAILLONS, SAINT-AMANT.	
SONNET.	CASIMIR PERTUS.
LES BAINS MAURES A ALGER (fin).	D ^r AVERROËS.
UNE STATUE, SONNET.	GERMAIN PICARD.
LA MORT D'UN SAGE.	ALPHONSE D'ASQ.
ÉCHOS DE LA SEMAINE.	SAINT-POTHIN.
BIBLIOGRAPHIE LYONNAISE.	A.-H.
« LE MONDE OU L'ON S'ENNUIE » A LA CO-	
MÉDIE-FRANÇAISE.	CARLOS.
SONNET A HÉLENE.	ERNEST D'ORLLANGES.
CAUSERIE ARTISTIQUE. LES LYONNAIS AU SALON,	
(4 ^e article).	V. D'ANTIN.
CAMÉE, A ERNEST D'HERVILLY, SONNET.	LOUIS LE CARDONNEL.
BIBLIOGRAPHIE THÉÂTRALE.	MARIUS BOULEY.
CLUBS ET SOCIÉTÉS SAVANTES.	ARGUS.
PROBLÈMES ET JEUX D'ESPRIT.	E. MEUNIER.
DERNIÈRES PUBLICATIONS LYONNAISES.	



LE VASE ÉTRUSQUE

NOUVELLE

MON DIEU, que je suis donc embarrassé pour vous conter mon histoire! mais que je suis embarrassé!

Enfin voilà : tant pis. Sachez d'abord que pour un trésor je ne pourrais mentir; d'autant qu'au jour de la distribution des entendements inventifs, Nature m'a servi le dernier.

Or est-il vrai que, jadis, en ma saison printanière, j'eus un gentil compagnon qui avait tout pour

lui : jeune, moyenné, bien disant et de bonne grâce; si bien que nous l'en avons dénommé le capitaine Phébus. Vous dire les triomphes qu'il avait sur le sexe enchanteur auquel nous devons nos poches-grasses, tout le vélin du *Monde lyonnais* n'y suffirait pas. A telles enseignes qu'il en était contraint de porter toujours sur lui une dague et deux pistolets (vu qu'en ce temps les revolvers n'étaient pas inventés), à seule fin de se défendre au besoin contre les maris, les jaloux, les traîtres et tout ce qui constitue l'apanage des hommes favorisés. Ah! l'admirions-nous, l'admirions-nous, ce capitaine Phébus!

En cette bienheureuse année, il avait un « objet adoré », qui avait nom Dolorès, et demeurait en rue d'Algérie, dans une des maisons du côté de vent, alors récemment bâties par Miciol et Desjardins, et qui étaient à Lyon tout ce qu'il y avait de plus cossu. Dolorès avait là un nid pour l'oiselet : tout soie, tout dentelles, tout parfums. C'est que Dolorès, au vrai, était un fruit pour agacer les dents. Encore bien qu'elle fût née à l'ombre du clocher de Saint-Pothin, elle pouvait passer pour une Espagnole, dont elle avait toute la complexion : le teint mat, le cuir velouté, des cils longs comme ça, etc. etc. (voir le reste dans Théophile Gautier). Allons, il avait le nez fin, le capitaine!

Or un beau matin, le capitaine s'en fut surprendre Dolorès, vers le coup de dix heures. Elle était déjà levée, ayant vêtu une robe de chambre bien douillette, en gros de Naples rose, bordé de point d'Angleterre; elle avait etc. etc. (voir le reste dans un numéro quelconque de la *Vie Parisienne*.)

Mais ce que ne sauraient connaître ni Théophile

Gautier ni la *Vie Parisienne*, ce sont nos chambres lyonnaises avec des alcôves, voire pour les plus belles, en ce temps du moins. Un architecte, mien ami, avait bâti un bel immeuble pour un gros, gros propriétaire (gros s'applique à la propriété), qui s'y était taillé un appartement au deuxième au-dessus de l'entresol. Ce dit client voulut absolument avoir une alcôve dans sa chambre. L'architecte de se récrier. — Oh! c'est commode, fit le propriétaire : je mets là toutes mes drouilles. Vient-il quelqu'un, je n'ai qu'à pousser la porte, la chambre est faite!

Or l'alcôve de Dolorès était exactement close.

La beauté de Dolorès, l'odeur de la pommade de ses cheveux, etc. etc. (voir le reste dans un roman de M. N'importe-qui) montaient à la tête de Phébus.... Je ne sais plus comment ni à propos de quoi il se fit qu'il voulut ouvrir l'alcôve...

Résistance énergique de Dolorès. Il insiste, elle se fâche, se met en travers de la porte! Un éclair traversa le cerveau du capitaine (c'est comme cela qu'on dit dans les romans), il comprit tout!

Plus de doute, un homme était là! Sang et damnation! (c'était l'interjection alors d'usage dans les grands moments.)

Mais Phébus avait autant de sang-froid et de force sur lui-même que de violence dans ses passions. C'était un homme! Il dissimule afin de mieux feindre! Il fut gai, plaisanta, parla du temps qu'il faisait, que Dolorès savait aussi bien que lui, qu'il fût chaud ou froid. Pour le faire court, il voila la blessure au fond de son cœur (la « blessure au fond de son cœur », si ce n'est pas du style, je ne m'y connais pas).

Il attendait le moment!

Le moment vint. On sonne. A cette bienheureuse époque, même les plus huppés des objets adorés n'avaient pas de bonne. Tout se faisait plus à l'économie. C'était la portière (quand il y en avait) qui brassait le ménage. Il fallut bien que Dolorès allât ouvrir...

Elle n'avait pas franchi le pas de la porte que Phébus, la main sur le manche de sa dague, s'élança, ouvre brusquement l'alcôve, certain de se rencontrer face à face avec un rival exécré!

Ah! mais non, par exemple, ici je n'oserai jamais! J'aime mieux finir l'histoire tout de suite... Mais non!

Enfin, puisque vous y tenez tant!... Muse, à mon secours!

Des effluves infâmes saisissent Phébus à la gorge!
Il aperçoit

Les flancs polis et purs d'un vase, tacite urne,
Qui se bannit des yeux, honteuse et taciturne!

comme a dit notre grand Victor Hugo dans ses *Chansons des Grues et des Oies*.

Voilà donc pourquoi l'alcôve était si bien fermée!

— Ah, mon ami, fis-je à Phébus, lorsqu'il me narra le lendemain cette histoire *véridique*, quelle agréable surprise! quel bonheur de voir vos soupçons s'évanouir! comme vous dûtes respirer à pleins poumons!

— Fi donc! répondit-il, quelle horreur! Y pensez-vous? Me jugez-vous assez vil pour n'avoir pas préféré mille fois me trouver au droit d'un colonel de cuirassiers?... J'en rougis encore!... Cette femme que j'ai tant aimée, elle est finie pour moi. Elle a perdu toute fleur, toute poésie! Je la déteste, je l'exécree, je la méprise! (et quand même essuyant une larme) je ne remettrai plus jamais les pieds, plus jamais, dans le boudoir de la rue d'Algérie!

PUITSPELU,
Lyonnais.



ÉPITAPHE D'UN GAI PARESSEUX

Sous ce lugubre monument,
Gélaste, d'une âme ravie,
Se repose bien doucement
De n'avoir rien fait en sa vie.

GASTON FAUVEL.

PORTRAITS MÉDAILLONS

SAINTE-AMANT

1594-1660

*En vieux style, on dirait qu'en dépit de Minerve
Il tenta de chanter Moïse et les Hébreux,
Tellement son talent se montra malheureux,
Dans cette œuvre importune aux lecteurs qu'elle énerve.*

*Mais, vraiment né poète, il avait en réserve
Les plus rares trésors d'un esprit vigoureux
Qui lui fit enfanter d'autres écrits nombreux,
Tout souriants de grâce et pétillants de verve ;*

*Et si, voguant au gré des caprices flottants,
Il eut le décousu d'un bohème, en son temps,
Toujours narquois et prompt à se moquer du blâme,*

*Lorsqu'il allait, avec son compagnon Faret,
Charbonner de ses vers les murs d'un cabaret,
Il prenait un tison qui lançait une flamme.*

CASIMIR PERTUS.



LES BAINS MAURES A ALGER

— Fin(1) —

UN petit corridor humide et sombre nous mène à la salle du bain, véritable étuve où règne un brouillard intense sous une température moyenne de 70° centigrades ; c'est le *vaporarium* ou *sudatio* des anciens. A peine a-t-on mis le pied sur le seuil, qu'une épaisse vapeur d'eau vous environne de toute parts, et instinctivement vous cherchez la porte pour retourner sur vos pas. Et que l'on ne croie pas que ce soit là de l'exagération, c'est une vague impression de terreur qui s'empara de moi : je pensai être asphyxié sur l'heure ! Inutile de dire

(1) Voir le *Monde lyonnais* du 4 juin 1881.

que deux minutes plus tard, j'étais acclimaté à ce nouveau milieu et ressentais un bien-être inouï, que je ne demandais qu'à prolonger le plus possible. C'était cette chaleur humide et enivrante de serre chaude qui vous monte à la tête par bouffées, apportant avec elle ce je ne sais quoi qui vous invite à la rêverie et à la volupté. Et tout doucement, bien doucement, je laissai errer ma pensée vagabonde.

Jusqu'ou? je ne me le suis pas rappelé. Mais ce que je puis affirmer, c'est que lorsqu'on me tira de mon sommeil, ma première parole fut pour admirer et envier ces Romains qui, il y a deux mille ans, connaissaient déjà tous les raffinements dont nous venions de retrouver les vestiges aux bains maures d'Alger.

Au reste, le *vaporarium* actuel ne rappelle que de très loin celui dont Oribaze nous a laissé la description. C'est une simple pièce, assez régulièrement carrée, ne mesurant guère que 8 mètres de côté, et dans laquelle vingt-cinq baigneurs seraient gênés. Le jour ne lui vient que par la partie supérieure, une sorte de coupole vitrée supportée par une colonnade des plus gracieuses : on se croirait ici dans une mosquée, n'était, au centre, le canapé de faïence sur lequel prennent place les baigneurs en attendant qu'ils aient réalisé le maximum de sudation dont ils sont capables. Vingt minutes suffisent pour arriver à un résultat très satisfaisant : le corps est alors couvert de sueur, que dis-je, couvert!.. il est inondé, et de tous côtés l'eau s'écoule en fins ruisseaux sur le marbre blanc des dalles.

C'est à ce moment que je ressentis le plus amèrement l'absence des odalisques et de leurs longs éventails en plumes d'autruche, auxquels j'avais cru, naïf ! sur la foi des auteurs !

Je dus donc attendre stoïquement et ruisselant, que le baigneur voulût bien me juger assez détrempé pour me faire passer à un autre exercice.

Il consentit enfin à m'installer au pied de la muraille, sur la dalle, et là je dus, couché sur le dos, faire le mort et me mettre à la merci du préposé au massage. Je frémis encore à la pensée de certain robinet d'eau froide qui se trouvait planté juste au-dessus de mon visage, véritable épée de Damoclès, et qui n'était pas sans me donner de sérieuses inquiétudes. C'est que, jugez, une douche glacée dans de telles conditions ! Brrr !! à deux mois d'intervalle, j'en frissonne encore. Je fus stoïque jusqu'au bout, et j'attendis.

Les membres sont d'abord l'objet de la sollicitude du masseur : celui-ci, par des frictions alternativement douces et énergiques, des pressions, des malaxations adroitement combinées, stimule les fonctions de la peau, détend et amollit le système musculaire, etc. etc.

C'est là une pratique qui n'a rien de désagréable, et qui est assurément pour beaucoup dans le résultat final du bain.

Tout alla donc pour le mieux jusqu'au moment où mon Arabe voulut descendre du cou à la poitrine en continuant ses manipulations. Oh ! alors, je ne voulus plus rien entendre. — C'est que, je dois l'avouer, je suis chatouilleux, oh ! mais chatouilleux !...

Si s'en crois Juvénal, les dames romaines ne l'auraient pas été tout à fait autant :

Callidus et crispæ digitos impressit aliptes...

dit-il, à ce propos : ce qui signifie, à peu près, je me figure, que ces dames voulaient en avoir pour leur argent, et se faisaient frictionner de la tête aux pieds.

Bref, le masseur dut se contenter de me malaxer les articulations, forçant les uns après les autres les mouvements de flexion et d'extension jusqu'à y produire des craquements inquiétants. Un *chouia* (doucement), lancé à propos, modéra un peu son zèle et m'évita la luxation qu'il n'aurait pas manqué de me produire si je l'avais laissé aller plus avant. Là se termina la seconde phase de la cérémonie. Aux thermes anciens, le baigneur se rendait alors au *caldarium*, ou *thermolousia*, ou encore *balneum* ; c'est là qu'on lui faisait des affusions d'eau chaude, des lotions avec des huiles parfumées ou des essences rares.

Les Arabes, gens pratiques, ont simplifié tout cela : tout cela se passe dans la même salle. J'ajouterai même, dussé-je désillusionner un peu mes lectrices, qu'ils ont avantagement... pour eux, remplacé les huiles et les essences par un vulgaire savon noir, à la potasse, pas parfumé du tout.

En moins d'une minute, vous n'êtes plus qu'une masse moussue assez analogue, aux dimensions près, aux chiens moutons que l'on va jeter à l'eau, après un savonnage consciencieux.

Deux grands seaux d'eau froide vous ont bien vite rendu votre forme humaine. On s'empresse alors de vous sécher pour vous envelopper ensuite dans un immense *burnous* de laine blanche, vous faire chausser de petites sandales de bois et vous reconduire à l'*apodyterium*.

C'est par là que nous sommes entrés. Aussi bien me contenterai-je de dire que ce temps, le dernier et le plus agréable de l'opération, consiste en un repos absolu du corps et de l'esprit, plusieurs heures durant. Rien ne vient plus troubler votre tranquillité, et vous pouvez dès lors tout à votre aise étudier l'Arabe savourant les douceurs du *far niente*, s'enroulant dans sa couverture et dormant

les yeux ouverts de 6 heures à 10 heures du soir, sans se déranger autrement que pour prendre de temps en temps la petite tasse de *kaoua* (café) que ne manque pas de lui apporter le garçon, *kaonadji*, de l'établissement.

Tels sont les souvenirs que j'ai rapportés des bains maures d'Alger, telles sont les impressions diverses que j'ai éprouvées, tantôt riant de la simplicité et de l'ignorance de ces bons Arabes, tantôt admirant la fidélité avec laquelle ils ont conservé les traditions que leur légèrent les Romains, non moins que la scrupuleuse exactitude qu'ils mettent à observer les prescriptions du Coran relativement aux bains et aux ablutions.

S'il faut me résumer, en terminant je dirai que je n'ai vu ni odalisques ni esclaves noirs dans les bains maures ; j'y ai vu, en revanche, une foule d'Arabes de toutes conditions, riches ou pauvres, venant, à toute heure, faire ce que commande l'hygiène sinon la religion, et qu'en comparant ces gens-là aux populations de nos villes françaises, je me prenais à regretter que l'on ne fit pas chez nous méditer aux enfants, dans le Coran, le chapitre des bains.

DE AVERROËS.



UNE STATUE

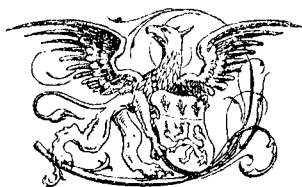
*Sa joue a la fraîcheur de la rose nouvelle ;
Sa lèvre aux chauds baisers invite les amours ;
Elle a de grands yeux noirs, un front pur où les jours,
En passant, n'ont laissé trace qui les révèle.*

*Sa robe, dont Grévin dessina le-modèle,
Et que l'artiste Worth tailla dans le velours,
Presse une taille souple, et moule des contours
Que pour ses deux Vénus eût rêvés Praxitèle.*

*Aussi, dans les beaux soirs et dans les folles nuits,
Combien d'hommes ont cru, par ses charmes séduits,
Qu'en un corps si parfait vivait une âme ardente !*

*Eh bien ! non. Cette femme est un marbre animé.
Elle erre parmi nous, hautaine, indifférente...
Car elle n'aime pas et n'a jamais aimé.*

GERMAIN PICARD.



LA MORT D'UN SAGE

M^R LITTRÉ vient de mourir. Sa vie de travail opiniâtre, de science austère, de dignité morale, a eu le couronnement qu'on pouvait prévoir. Celui qui, pendant de longues années, avait cherché la vérité, n'a pas vu son attente trompée. Dans ses erreurs il avait conservé une bonne foi respectable ; sa probité philosophique était au-dessus du soupçon. Tout ce que l'effort humain peut donner de persévérance dans la poursuite de l'absolu, il l'a montré à ces sages d'aventure, pour qui les problèmes éternels du moi et du non-moi sont des prétextes à discussions académiques ou à renommées faciles. Même avant l'éclair providentiel qui, à sa dernière heure, illumina pour lui les obscurités de sa raison, *il avait trop de vertu pour n'être pas chrétien.*

Les entraînements de la vie publique n'ont pas eu de prise sur ce caractère, et il savait dédaigner le plaisir délicat d'être quelqu'un dans le gouvernement du pays. Dès le mois d'octobre 1848, il renonçait à ses fonctions de conseiller municipal à Paris, alors que sa collaboration au *National*, lui ouvrait toutes grandes les portes de la carrière parlementaire. Il pensait déjà, et il devait vérifier plus tard que la faveur populaire est quelquefois l'alliée inconsciente du bon sens, le plus souvent son aveugle ennemie. Il ignorait toujours l'art de professer l'athéisme et de s'en faire des rentes. Il n'affichait pas ses convictions comme une enseigne, il n'en usait pas comme d'une marque de fabrique. Pendant trente ans, il se renferma dans ses livres, ses observations philologiques, ses réflexions morales. Dans son intérieur calme et honnête, les croyances religieuses vivaient en paix avec les négations positivistes, et c'était un émouvant spectacle de voir les membres de cette famille rivaliser chaque jour pour l'accomplissement du devoir et lutter pour l'excellence de principes opposés avec les seules armes de la vertu, de la tolérance et de la douceur : lutte féconde dans laquelle le philosophe devait succomber, mais non sans grandeur : comme il arrive quand la défaite de la raison bornée n'est que le triomphe de l'idée divine.

Littré était l'homme de l'abnégation. Élu représentant de la Seine en 1871, sénateur en 1875, il accepta d'un cœur ferme des fonctions qu'il a remplies avec une conscience modeste. Étranger aux intrigues misérables des

partis, aux attraits de l'ambition, il ne savait pas l'art de ménager les hommes au détriment des idées. Il voulait aux autres ce qu'il demandait pour lui. La liberté de ses adversaires lui était aussi sacrée que la sienne. Il ne connaissait pas la théorie des deux libéralismes, si voisine de celle des deux morales. Il avait ce rare courage d'être juste avec ses ennemis et ne se croyait pas tout permis avec les faibles. Il préférait le témoignage de sa raison aux approbations de ses amis politiques.

Des âmes si fortement trempées ne craignent pas la mort. Il la voyait venir avec la sérénité du sage, peut-être aussi avec la curiosité du penseur. Il se sentait peu à peu envahir par cet éternel infini, que, sans succès, son intelligence avait interrogé, et où sa dialectique étroite n'avait trouvé que des *hypothèses vraisemblables*. Ce mystère de chaos, ou de vie nouvelle et puissante, dont la révélation approche, doit exciter dans l'âme d'un philosophe le drame poignant de l'inquiétude morale et de l'avidité scientifique. Partir pour ce monde inconnu, ne savoir si le mot de l'énigme est celui du néant ou d'une réalité consolante, subir l'attraction invincible de tout être pour le *devenir*, pendant que les lumières naturelles de la raison vacillent et menacent de s'éteindre, quels moments ! quels troubles d'esprit, quelle confusion de la chair, quelle humiliation pour la substance raisonnable !

Et alors que le doute vous étreint, au milieu de cette sombre incertitude, voir poindre une lumière supérieure, extranaturelle, la voir grandir, éclater, resplendir, calmer les orages de l'esprit, satisfaire les ardentes aspirations de l'intelligence, illuminer dans une merveilleuse antithèse la vérité et l'erreur, réconcilier en une seconde la science et la foi ! quel apaisement étrange, quelle joie puissante, quelle paix divine sur cette terre pour un homme de bonne volonté !

Pendant que son corps agonisait et se dérobaux efforts de son âme, le savant d'un coup d'œil a dû revoir toute sa vie passée. Les problèmes qui avaient mérité ses méditations stériles se résolvaient d'eux-mêmes. Les lois de la matière lui apparaissaient clairement définies, les mystères de la philosophie s'aplanissaient, il commençait à comprendre ce qu'est au juste la force, si elle est inhérente ou extérieure à la substance, ou plutôt si elle n'est pas la substance elle-même. Il voyait nettement quels sont pour l'homme les moyens d'arriver à la vérité. Ce qu'il avait jugé vraisemblance, s'imposait Vérité ; ce qu'il avait réputé Hypothèse, flamboyait Axiome.

La tombe s'est refermée sur cet homme de bien, la révélation qui a fait du positiviste un chrétien, reste aux uns comme une grande leçon, aux autres comme une consolation fortifiante. Sa vie avait mérité sa mort, comme les

peuplades barbares, éloignées de la foi n'en sont pas moins en communion indirecte avec l'Église par l'observation seule de la loi naturelle; ainsi, dans la pratique rigoureuse des vertus humaines, Littré avait trouvé, sans le savoir, cette voie unique, qui l'a mené sûrement à la vérité éternelle, au *Christianisme*.

ALPHONSE D'ASQ.



ÉCHOS DE LA SEMAINE

LA Société nationale d'éducation a tenu une séance publique jeudi dernier, 2 juin 1881. On y a entendu M. Ducurtyl, qui a lu le compte rendu des travaux de l'année 1880; puis M. Treppoz, rapporteur du dernier concours, et enfin M. Besse, qui a dit « quelques mots sur l'imagination ». Ces lectures, croyons-nous, sont destinées à l'impression.

Le prix proposé n'a pas été décerné, faute de mémoires suffisants. Il y avait d'ailleurs peu de membres de la Société présents à la réunion, et partant peu d'assistants. Comment le public s'empresserait-il à une séance dont les sociétaires eux-mêmes paraissent se désintéresser!

UN des poètes du *Monde Lyonnais*, M. Elzéard Rougier, vient de faire représenter au théâtre Michel, à Marseille, une comédie en un acte, en vers, intitulée *la Procitane*.

Le plus grand succès a accueilli cette nouvelle tentative de décentralisation littéraire. C'était justice d'ailleurs. Outre le mérite de la comédie, pleine de vers charmants, et dont nous nous réservons de parler à nos lecteurs, des décors très soignés et une excellente interprétation ne pouvaient manquer d'enlever les bravos du public. Nos félicitations les plus sincères à notre sympathique confrère.

LES courses annuelles de Lyon sont annoncées pour le 26 et 27 juin. Réunion de printemps, toilettes idem, brillants cavaliers, splendides équipages, *steeple chase* de luxe et d'élégance entre nos nos plus grandes belles-petites, etc. etc. Rien ne manquera à l'éclat de ces fêtes, pas même le *Monde Lyonnais* qui taile sa meilleuré plume et prépare ses meilleurs dessins pour en rappeler le souvenir à ses lecteurs.

L'ACADÉMIE DES SCIENCES, BELLES LETTRES ET ARTS DE LYON rappelle au public qu'elle aura trois prix à distribuer cette année, savoir :

Prix Lebrun. — Médaille de 300 fr. accordée aux inventeurs de procédés utiles au perfectionnement des manufactures lyonnaises. Les inventeurs ne sont assujettis à aucune condition d'âge ni d'origine. Le terme de rigueur fixé pour la présentation des inventions est le 30 juin prochain.

Prix Dupasquier. — Somme de 500 fr. avec une médaille, affectée cette année à la gravure.

Les concurrents doivent être Lyonnais et n'avoir pas dépassé l'âge de vingt-huit ans. Le terme de rigueur pour le concours au prix Dupasquier est le 30 juin prochain.

Prix de l'Académie. — Somme de 100 francs, avec médaille, décernée au meilleur mémoire qui sera offert sur le sujet suivant :

Étude historique sur les institutions municipales de Lyon, depuis les temps anciens jusqu'à 1789.

Les mémoires envoyés pour ce concours devront n'être pas signés, mais ils porteront en tête une épigraphe et seront accompagnés d'un pli séparé et cacheté renfermant la même épigraphe, avec le nom et l'adresse de l'auteur. Le dernier terme pour l'envoi des mémoires est fixé au 31 octobre 1881.

THÉÂTRE-BELLECOUR. — Le Théâtre-Bellecour a fermé ses portes pour les rouvrir, vers le 20, avec la *Prise de Pékin*, un des chefs-d'œuvre de Dennerly.

On se souvient de l'immense succès de larmes et de mise en scène qu'obtint cette pièce au Grand-Théâtre, il y a une vingtaine d'années.

La *Prise de Pékin* est tout à la fois une pièce militaire et un drame poignant. Les combats succèdent aux scènes les plus dramatiques, et il règne dans l'ouvrage un souffle patriotique qui remue profondément le spectateur.

La *Prise de Pékin* est une de ces œuvres saines comme malheureusement il s'en produit peu, et le Théâtre-Bellecour aura certainement avec ce spectacle un succès fructueux.

SAINT-POTHIN.



BIBLIOGRAPHIE LYONNAISE

NOUVEAUX ÉLÉMENTS D'ALGÈBRE, par G. MATHET, professeur au lycée de Lyon. — Paris, Hachette et Cie, 1 vol. in-8 de 70 pages, 1881.

Ce petit livre renferme une partie des matières d'algèbre que l'on enseigne dans les cours de mathématiques spéciales. La méthode adoptée par l'auteur diffère beaucoup de celle que l'on suit ordinairement : elle consiste à introduire logiquement dans le calcul, d'après Hamilton, les quantités négatives et imaginaires, et à montrer par une interprétation géométrique, qu'on peut leur appliquer les règles qui conviennent aux quantités réelles. Cette introduction a déjà été tentée par plusieurs géomètres français, mais aucun ne l'a fait avec plus de compétence professionnelle et sous une forme aussi bien appropriée à l'enseignement élémentaire que le savant professeur du lycée de Lyon.

A. H.



LE MONDE OU L'ON S'ENNUIE

A LA COMÉDIE FRANÇAISE

DEPUIS longtemps la Comédie-Française n'avait pas été gâtée sous le rapport du succès, j'entends en matière de pièces nouvelles. *Daniel Rochat* et la *Princesse de Bagdad* sont là pour le témoigner. On m'objectera que la première de ces pièces est restée deux ou trois mois sur l'affiche et que l'autre ne l'a pas encore quittée. Mais je répondrai que cela ne prouve rien. A Paris, le public qui fréquente les théâtres est assez nombreux, surtout en y joignant le contingent fourni par la province et l'étranger, pour garnir une salle de spectacle soixante ou quatre-vingts fois. Ce public se porte avec empressement à toutes les nouveautés, surtout quand elles sont signées de Dumas ou de Sardou. Que voulez-vous, lorsque les directeurs tiennent un succès, ils le jouent une année entière, et ils ont bien raison, au point de vue financier du moins. Pour peu que ce fait se produise sur trois ou quatre théâtres en même temps, les malheureux amateurs ne savent que devenir. Chassés de partout par des pièces vues vingt fois, ils se précipitent sur la première chose inédite, quand même ils savent que l'ouvrage est faible. Et cela vous explique comment une pièce peut fort bien tomber, tout en ayant un chiffre assez respectable de représentations.

Donc la Comédie-Française était dans une mauvaise veine, et c'est à M. Pailleron que revient la gloire de l'avoir rompue avec son *Monde où l'on s'ennuie*.

Dès le premier soir, le succès s'est affirmé d'une façon éclatante, et il va toujours croissant.

Et cependant les moyens employés par M. Pailleron sont bien simples. Il n'a pas transporté sur la scène nos dissensions politiques ou religieuses, comme M. Sardou dans *Daniel Rochat*, à l'une des représentations duquel un honorable sénateur me disait : « C'est à se croire à une séance

au Luxembourg ! » Il n'a pas été, comme M. Dumas, chercher je ne sais où un type étrange, sinon invraisemblable, et auquel nous ne pouvons prendre intérêt, car nous ne l'avons jamais rencontré et nous nous étonnerions fort de le rencontrer jamais. Non ; M. Pailleron a suivi tout bonnement la route frayée par tant de maîtres, une route que MM. Dumas et Sardou ont suivie et où ils reviendront, je l'espère, et, dans ce sentier battu, il a pleinement réussi ; ce qui prouve que le public n'est pas aussi corrompu ni aussi blasé qu'on veut bien le dire, et qu'une œuvre saine, juste, piquante, peut toujours le captiver.

Ce n'est pas à M. Pailleron que je ferai le reproche que je me permettrais tout à l'heure d'adresser à M. A. Dumas. Les personnages du *Monde où l'on s'ennuie*, vous les avez rencontrés, vous leur avez parlé. Est-ce à dire que la pièce cherche un succès de scandale dans les personnalités ? Non, et l'auteur s'en défend dans une préface courte et lestement tournée où il établit en fort bons termes les droits de la comédie et les limites qu'elle ne doit pas franchir. Mais il est incontestable, et M. Pailleron le sait mieux que qui que ce soit, que tout auteur comique digne de ce nom est doublé d'un observateur, et que son art consiste précisément à relever un trait ici, un trait là, une passion d'un côté, une vanité d'un autre, et à faire de ces vingt documents, pour employer le mot à la mode, un caractère qui se trouve être personne et tout le monde à la fois. Nous reviendrons là-dessus le jour, prochain je l'espère, où je vous demanderai la permission de vous parler un peu du *Misanthrope*.

De tout temps il y a eu des précieuses et des pédants qui ont cherché à remplacer la vertu par les mines austères et les maximes rigides, le savoir par les phrases sonores et creuses ; de tout temps aussi, et heureusement, il y a eu des gens d'esprit qui se sont moqués des cuistres et des sots et qui ont pris le parti de la franchise et de la gaieté, ces qualités éminemment françaises. Sans aborder un sujet brûlant, ce que je me félicite de ne pas avoir à faire, je pourrai dire, j'imagine, que de nos jours les gens d'esprit me paraissent perdre un terrain que les autres gagnent, nécessairement. Je ne sais si c'est l'avis de tout le monde, mais c'est, à coup sûr, celui de M. Pailleron, autrement il n'aurait pas fait sa pièce, ce qui eût été dommage. Ces précieuses et ces pédants constituent *Le monde où l'on s'ennuie*..... pas quand on le voit représenter.

M. Pailleron, vous disais-je, a suivi la bonne vieille méthode. Il commence la pièce par le commencement, c'est-à-dire par l'exposition. Elle est très bien amenée et très bien conduite cette exposition, ce qui ne gâte rien.

Nous sommes dans un château des environs de Paris, chez la comtesse de Cérans. Un sous-préfet, en quête

d'avancement, arrive avec sa jeune femme pour passer quelques jours dans ce milieu influent. En effet, la comtesse tient à tout, se mêle de tout, a des intelligences partout. En ce moment elle est en conférence avec un membre de l'Institut; tout à l'heure elle donnera audience à un secrétaire général. Nous savons tout de suite où nous nous trouvons, et le fonctionnaire profite de l'absence de la maîtresse de céans pour faire à sa jeune femme un croquis en pied et bien amusant de ce monde où elle pénètre pour la première fois, et une théorie sur la manière de s'y conduire. Quel entrain, quel esprit dans cette scène! quel franc et aimable garçon que M. Paul Raymond, sous-préfet d'Agenis! quelle charmante espiègle que sa femme! Quels spirituels portraits des principaux habitués de ce salon solennel! Voilà Saint-Réault, le savant prétentieux, se délectant avec les mots à désinences bizarres, toujours à l'affût de la nouvelle de la mort d'un collègue pour obtenir sa place. Voilà Bellac, l'onctueux Bellac, le professeur à la mode, le favori des dames, qui se pâment à ses moindres mots. Voilà miss Lucy Watson, jolie Anglaise, malgré les lunettes dont elle s'affuble, et qui est une grande admiratrice de Shopenhauer. Voilà Roger de Céran, le fils de la comtesse, produit assez réussi de ce monde soporifique, mais faisant de temps à autre des incartades de jeunesse, c'est-à-dire citant Alfred de Musset dans je ne sais quel mémoire relatif à une mission scientifique dont il arrive. Il faut entendre la comtesse le redresser! Voilà enfin tout un essain de dames, prêtresses du dieu Bellac, se disputant l'honneur de le servir et le suppliant à tout moment d'improviser une conférence. A tous ces fats, à tous ces ennuyeux, M. Pailleron oppose, outre le ménage sous-préfectoral dont je vous ai parlé, la duchesse de Réville et sa petite-nièce, Suzanne de Villiers.

Hélas! je crains bien que ce ne soit pas nos contemporaines qui aient fourni à l'auteur du *Monde où l'on s'ennuie* les traits de la duchesse de Réville. Il a dû s'inspirer de quelque pastel représentant une de ces aimables femmes du siècle dernier, souriantes sous leur poudre et tenant une fleur entre le pouce et l'index, les autres doigts coquettement relevés. Celles-là n'étaient jamais pédantes, même quand elles causaient avec d'Holbach, Helvétius ou Jean-Jacques. Elles n'étaient peut-être pas toutes irréprochables, mais elles haïssaient l'hypocrisie. Si d'aventure elles étaient vertueuses, leur vertu comme la dévotion de Cléante, était humaine et traitable. Elles se piquaient d'aimer la nature et d'avoir de la sensibilité. Devenues vieilles, elles ne cessaient pas pour cela d'être aimables et leur conversation enjouée, légère, piquante sans causticité, formait les jeunes gens. Quelles charmantes femmes et que la duchesse de Réville de M. Pailleron en donne une

idée exacte! Quel malheur que notre temps n'en produise plus comme cela! Aujourd'hui nos grandes dames sont plus remarquables par leurs allures hautaines et maniérées que par l'authenticité de leurs parchemins. Elles sont froides et guindées, elles remplacent le naturel par le convenu, l'esprit par le pédantisme, la vertu par la prudence. Elles auraient besoin d'imiter la duchesse de Réville, cette aimable vieille femme, la seule avec laquelle on aurait plaisir à causer, qui ne déteste pas le mot leste, pourvu qu'il soit joli et bien dit, et qui, dans un mariage, s'occupe moins des convenances que des goûts des futurs.

(La fin au prochain numéro)

CARLOS.



SONNET A HELENE

Quand vous serez bien vieille, un soir, à la chandelle...

PIERRE DE RONSARD.

*Quand vous aurez trente ans, un soir, à l'hôpital,
Vous direz, en lisant ce petit opuscule :
« Hélas ! en ce temps-là, de l'aube au crépuscule,
La vie était pour moi comme un gai carnaval ! »*

*Vous vous rappellerez vos toilettes de bal,
Et vos soupers, la nuit, ô pâle noctambule,
Et ceux qui se pressaient dans votre vestibule,
Au temps de la jeunesse, au temps de floral.*

*Et sur votre grabat désert les ennuis mornes,
Afin de vous punir, viendront faire les cornes
A celle qui jadis en faisait tant porter.*

*Et vous pourrez encor, pleine d'un regret sauve,
Aux voisines de lit, presque mortes, citer
Les barons ou les ducs qui bantaient votre alcôve.*

ERNEST D'ORLLANGE.



CAUSERIE ARTISTIQUE

La sculpture au Salon. — Lafontaine et Paquarelle. — Le Christ de M. Munkacsy.

Paris, 8 juin 1881.

C'EN est fait. Les médailles ont été distribuées aux vainqueurs du Salon. Dieu me garde d'éplucher des récompenses ambitionnées par de grands enfants comme un prix d'excellence par un potache. Tout au plus me permettrai-je une question. M. Baudry décorant son frac d'une médaille d'honneur, est-ce une médaille de commissionnaire que M. Manet attachera à sa grosse veste de velours? A mon humble jugeotte, le second cirerait proprement les bottes du premier. Mon blasphème expectoré, empoignons le palmarès du jury : il nous fera connaître quelques œuvres sculpturales.

Elles ne sont pas nombreuses. Nous n'avons ni Mercié ni Saint-Marceau, mais, parmi les vieux, nous revoyons Barrias et Aimé Millet, et parmi les jeunes, quelques noms sortent de leur obscurité première.

Sur un socle massif, M. Barrias campe une grande diablesse, le bras brandit une épée, les yeux lancent des éclairs. On parie pour Bellone; car aux pieds de la dame un lignard arme un flingot, et à sa droite un canon braque sa gueule éraflée. *Défense de Paris en 1870*. Sur le péplum de la ville héroïque je reconnais mon uniforme de mobilisé. Alors pourquoi pas mon képi? Du mouvement, de la furie même dans cette scène de plâtre. Si une femme élégante prend la carrure et la colère d'une marchande des quatre saisons, n'en accusez que la guerre qui déforme la beauté.

M. Aimé Millet a sculpté pour la princesse Christine de Montpensier un tombeau remarquable. Une jeune fille est couchée dans une pose noble et abandonnée. Une robe de chambre très élégante enveloppe la taille aristocratique. L'idée de la mort est loin de nous, et c'est peut-être ce que voulait le maître, ressuscitant une pauvre princesse par la magie de son ciseau.

Anacréon, Bacchus et l'Amour ont valu à M. J.-L. Gérôme une médaille de première classe. Monsieur Pet-de-Loup,

frémissez! on touche à votre antiquité sacro-sainte. Voyez... cet Anacréon n'est rien moins qu'un pontife. Sur l'un des bras, Bacchus dort comme un petit sac-à-vin; sur l'autre, l'Amour éveillé tire la barbe du poète qui ne se fâche pas. Bien mieux, le chansonnier sourit à Cupidon comme à vingt ans. Les plis de sa toge ondulent sans pédantisme, et ses bras se tendent, musclés sans exagération. Tout est perdu : le chantre de Téos joue de la prunelle comme Madame... Théo; encore quelques années, et Bacchus tiendra un assommoir, Cupidon embrassera la camériste de sa maman. La mythologie aura vécu.

Lutte de Jacob avec l'Ange, plâtre de M. Gérard, a des visées plus ambitieuses. L'ange bat de l'aile sur la créature humaine qui l'étreint; nul effort ne se lit sur sa figure calme. S'il tombe c'est qu'il le veut bien. M. Gérard semble avoir choisi Michel-Ange pour patron. L'aspiration haute est déjà un mérite. Le sublime Florentin piocha l'Ancien-Testament, et un Moïse rugueux, velu, brutal, naquit de son ciseau. Un précédent pour un disciple.

Ou j'erre, ou M. Gaudex n'appartient à aucune école. *Le Ciseleur du XVI^{me} siècle* ne doit rien qu'à la fantaisie et à l'originalité de l'auteur; il n'en est que plus réussi. A coup sûr, cet artisan, qui tend son œil et son outil sur la garde d'une épée, ne relève ni de Phidias ni de Praxitèle. Une attention soutenue bande en quelque sorte le regard; l'œil couve la tâche. Attention, contention, traits étrangers à la figure antique, belle et impassible quand même. Le travail ne courbe pas les marbres d'un temps qui faisait du travail la tâche de l'esclavage. Mais des siècles se sont écoulés, une civilisation généreuse est venue. Désormais l'artisan, citoyen libre, a droit au portrait. M. Gaudex s'en souvient, et il nous sculpte un corps penché, une tête absorbée. L'originalité, en ce temps-ci, est-ce donc chose si commune?

Louons dans le *Chasseur d'aigle* de M. Desca un jet de pierre formidable. Donnons une mention à M. Carlès pour un *Abel* touchant. Sourions à *Narcisse enfant*, jeune fat de M. Cornu, et acheminons-nous vers le pavillon est. Là, si vous m'en croyez, nous sauterons dans un sapin découvert, et notre cocher fouettera sa haridelle du côté de la rue Laffitte. Une surprise nous attend au numéro 8.

Lafontaine découpé en aquarelles! Le dernier Gaulois, illustré par des sujets de M. Andrieux! singularité piquante. D'un coup d'œil général il ressort que, si nul n'a été vaincu par son voisin, chacun l'a été par le bonhomme. Ces Parisiens ont trop d'esprit, beau défaut sans doute, mais défaut quand il s'agit d'interpréter le roi des naïfs. Des naïfs! on n'en fait plus. En ce temps de boursicotiers, de carottiers et d'épiciers, où se cache-t-il, l'homme qui croit à Dennery, pouffe à Paul de Kock, l'enfant terrible

qui proclame tout haut Sarah Bernhardt une larmise et Nana une truie ? *rana avis*. Tout, jusqu'à notre sottise, tout chez nous s'est affiné, spiritualisé. Aplatis devant les Trissotins de la littérature et de la politique, nous n'avons pas même la bonne foi de nous apercevoir que nous descendons la côte qui ne se remonte pas. Nous blaguons nos sénilités, nous gouaillons nos décrépitudes.

Silence à Jérémie ! il s'agit des aquarellistes. Des malins, rien que des malins. Exemple : cette fable, premier tourment de notre enfance, *la Cigale et la Fourmi*. M. Gustave Moreau, un raffiné, un lettré, se met en frais d'érudition et d'archéologie. Il exhibe une cigale de la Renaissance, avec toque, costume et guitare de l'époque. Derrière cette châtelaine, une vieille file devant sa porte. Où trouvez-vous trace d'apologue ? M. Gervex, un moderne, pousse une pauvre vers une dame qui monte en voiture, énorme contre-sens, car la cigale réclame un service, elle ne demande pas l'aumône. Eh ! s'il vous faut de la modernité à tout prix, mettez donc plutôt une cantatrice de province en face d'une vieille garde arrivée. Celle-ci a couru la France de Calais à Perpignan : elle a jeté aux quatre vents du caprice son talent et sa vie. Celle-là, négociante avisée, a vidé l'agent de change, plumé le comte, tondu le duc. — Impossible, Madame ! J'ai à payer un castel dans un trou dont je rendrai le pain bénit. Vous chantez, j'en suis fort aise ; dansez maintenant. Dansez devant le buffet ou devant les crétins dont je vous laisse la survivance. — Et votre fourmi aura raison.

Que si, abstrayant Lafontaine, nous étudions l'aquarelle telle qu'elle est, nous n'aurons qu'à louer. *Les deux pigeons* de M. Delaunay sont une élégie émouvante. La femme recevant dans ses bras son compagnon meurtri, de la littérature sans doute, mais de la meilleure. Désirez-vous du plaisant, du mordant ? regardez *le Renard et le Corbeau* de M. Français. En face du noir imbécile lâchant un fromage, imagine-t-on renard plus rouleur, plus Parisien ?

Dans la république aquarelliste M. Heilbuth est président. *L'Oiseau blessé* agonise dans un champ fleuri par l'été ; le malheureux tourne l'œil comme un moribond humain. *Le Lièvre et les Grenouilles* ? un éclat de rire. Quelles splendides oreilles se dressent sur le crâne du poltron devenu foudre de guerre ! Ces grenouilles, on les voit sauter dans l'étang. L'eau reflète le ciel avec une transparence inouïe, et la campagne s'épanouit, aérée, riante et luxuriante. Une comédie dans un décor d'idylle.

Le Pot de fer du regretté Jacquemart marche sur les débris de son camarade, et c'est dans les parages de Ville-d'Avray, à la lisière d'un bois jalonné d'écriteaux, que se passe le drame éternel. Sous ce titre : *Le Chêne et le Roseau*, M. Harpignies nous soumet un paysage bien rendu.

Le roseau plie, et le chêne courbe ses branches sous le souffle de l'aquilon. Peut-être souhaiterait-on un déracinement plus complet, mais on voit, on sent la tempête, et c'est assez.

— Tiens ! voilà Mathieu, nous écrivons-nous devant le paysan de M. de Nittis, égorgeant *la Poule aux œufs d'or*. L'avarice marque d'un bas cachet cette tête villageoise, et cela est horrible.

Hélons notre automédon qui s'impatiente en lisant *la Marseillaise*, et en route pour la rue de Larocheboucauld. Au numéro 6, une foule recueillie parle à voix basse comme dans une chapelle. Là rayonne cette toile que M. Prudhomme appelle déjà l'événement artistique de la saison. M. Munkacsy s'est présenté trop tard aux Champs-Élysées ; il ne doit pas le regretter, car, dégagée d'un voisinage gênant, son œuvre accapare l'attention de l'amateur. Dire que ce cadre magistral aurait pu frôler tel ou tel primé, on ne sait pourquoi... M. Munkacsy se frotte certainement les mains d'être chez lui.

Le Christ devant Pilate. Un prétoire haut, monumental, comme un palais de Véronèse. Jésus dresse sa robe blanche en face du proconsul. Tête rigide, spiritualiste, pas douce, plutôt d'un philosophe et d'un martyr que d'un Dieu. Vingt personnages, juifs des pieds à la tête, se pressent autour du tribunal. Un fanatisme tranquille, un fanatisme sans phrase fronce leur front, aiguise leur regard, crispe leur rictus. Pilate se lave les mains, laisse faire, subjugué par le geste impératif d'un ancien qui réclame sa victime, tandis qu'un autre, adossé au mur, fixe le Rédempteur avec une cruauté fatale. Au milieu, un notable dévisage le Nazaréen, vers lequel un gavroche israélite se tourne, gouailleur et insultant. Plus loin un garde, contient la canaille du bois de sa lance, et du groupe émerge un forcené, brillant et levant les bras. — Qu'il soit crucifié !

Eh bien ! que pensez-vous de cette machine ? vous avez goûté l'ordre, la clarté, la largeur de la composition. Que dites-vous de cette entente du costume et du type, de cette touche brillante, forte sans excentricité systématique, sans *pata-qui'est-ce* voulus ? M. Manet l'ignore, il est un art qui se donne la peine de grouper, d'étudier des personnages. Cet art est osé sans acheter l'audace par la cacophonie des tons. Cet art choisit et assortit, éveille ou apaise à son gré la couleur. Par lui on n'est peut-être pas un charmant garçon flagorné par les coteries, mais on est un peintre, condition essentielle pour faire de la peinture.

C'est par là que nous finissons, heureux de signaler une œuvre que le vingtième siècle saluera un chef-d'œuvre. Dans le firmament artistique une étoile a lui, et elle est de celles qui ne brillent pas souvent au bout d'un télescope.

V. D'ANTIN.

CAMÉE

A ERNEST D'HERVILLY.

*Elle a le front superbe et rose d'Astarté ;
Sa divine attitude est pleine de noblesse ;
Chacun de ses regards, trait certain qui nous blesse ,
Peut éveiller en nous l'ardente volupté.*

*La neige, étincelante en sa virginité,
Pâlit près de ce corps à la svelte souplesse ;
Et parfois, sur son cou de satin, elle laisse
Onduler ses cheveux qui dorment sa beauté.*

*Sa bouche, écriu jaloux garni de perles pures,
Son teint, fleur fraîche éclose au milieu des guipures,
Appellent vos baisers, ô brûlantes amours.*

*Aussi moi, qu'un désir insatiable affame,
Je rêve de gagner le cœur de cette femme
Et de voir ses grands yeux me sourire toujours !*

LOUIS LE CARDONNEL.



BIBLIOGRAPHIE THÉÂTRALE

Paris, 8 juin 1881.

DÉJÀ la vogue est aux *monologues*.

Dans quelque salon que vous alliez, à quelque soirée que vous soyez invité, vous êtes sûr de voir figurer sur le programme, à côté de la partie musicale, au moins un ou deux monologues.

En général, le sexe fort a le monopole du monologue. Les auteurs en font très peu pour les femmes.

Pourquoi ?

Je ne vois qu'une raison, et une raison plausible. L'abord le visage de la femme qui se livrerait à de tels jeux de physionomie ne pourrait pas garder la beauté et la grâce qui lui sont dévolues. De plus, quelque mobilité que cette physionomie puisse avoir, il ne lui serait guère possible de soumettre sa figure aux rapides changements d'expressions dont nos acteurs comiques ont seuls le secret.

Aussi le nombre des monologues augmente-t-il de jour en jour.

L'éditeur Ollendorf vient d'en mettre en vente sept, aussi amusants les uns que les autres.

Le rire éclate à chaque ligne de ces petits récits pleins d'humour, d'esprit et de gaieté.

C'est la faute au Sillery, par A. Desmoulins, dit par Berthelier, avec dessins de E. Klips; le *Bouton*, par Hixé, dit par A. des Roseaux; le *Mouchoir*, par G. Feydeau, dit par Galipaux; *Je vous aime* (pour femme, celui-là), par de Launay, dit par Mlle de Laincelle: voilà de bonnes distractions toutes prêtes pour les réunions d'été.

Mais ceux qui obtiennent et qui obtiendront toujours un succès de fou rire, sont ceux de Moynet.

Il faut entendre l'inimitable Coquelin cadet débiter ces folies; il faut le voir se livrer à des pantomimes d'une expression sans égale: qui n'a vu cet artiste dans *En Famille* (de Moynet), *Un Canard* (de Moynet), ou *Le Pianiste* (de Morand), ne peut se faire une idée de l'effet que produit un monologue dit par lui.

Ces monologues viennent de paraître aussi chez Ollendorf; ils sont illustrés de dessins d'une finesse et d'une drôlerie remarquables, dus au crayon de A. Sapeck et de Boulanger.

MARIUS BRULEY.



CLUBS ET SOCIÉTÉS SAVANTES

ACADÉMIE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS DE LYON. — *Séance du 31 mai 1881.* — L'horizon s'éclaircit, comme l'on dit à la Bourse. Et d'abord, on entend circuler la nouvelle que l'allocation ministérielle n'est point le fait d'un refus articulé par le ministre, mais simplement le résultat d'un changement apporté dans le mode de répartition des subventions aux Sociétés savantes. En second lieu, la question des élections prochaines prend une bonne tournure; dans la section d'économie politique, comme dans les autres, l'entente s'établit sur un nom qui semble devoir rallier tous les suffrages, grâce surtout au retrait de l'une des candidatures les plus sérieuses. Le rapporteur et le rapport sont littéralement couverts d'applaudissements. Enfin, la Commission des manuscrits, nommée dans la dernière séance, expose que les « lettres de divers savants » qu'elle a examinées sont des plus authentiques et que, sur les soixante-dix autographes que contient le Recueil, il y en a une cinquantaine au moins, entièrement inédits, dont la publication intéressera singulièrement l'Académie, la ville de Lyon et le monde savant. Tous ces points sont vivement discutés, établis et suivis d'une décision immédiate, aux termes de laquelle le Recueil sera copié par des membres de l'Académie, qui se partagent la besogne, puis imprimé intégralement, aux frais de la Compagnie, avec une notice en tête et un *fac-simile* des écritures. La publication fera partie des mémoires, mais elle aura un tirage à part, pour la satisfaction des érudits. Voilà ce qui, en bon français, s'appelle savoir vivre.

ACADÉMIE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS DE LYON. — *Séance du 7 juin 1881.* — Réglementairement, la première séance de juin est consacrée aux élections. Le président donne lecture des articles du règlement relatifs à chaque nature d'élection. Le scrutin est secret, et le vote n'est acquis qu'à la majorité absolue des trois quarts des suffrages

exprimés. Il est d'ailleurs procédé à trois tours de scrutin pour toute élection. Au premier tour, M. le docteur Saint-Lager est nommé membre titulaire de la section des sciences naturelles en remplacement de M. Mulsant. Au second tour, M. Berlioux, de la Faculté des lettres, est nommé membre titulaire de la section d'économie politique à la place de M. Yéméniz. Enfin, M. l'abbé Ducros, de Solutré, est nommé membre correspondant pour la classe des sciences. Les cadres de l'Académie sont complets.

M. Guinet offre à la Compagnie le premier volume des *Annales* de son musée, et les deux derniers numéros de la *Revue de l'histoire des religions*, qui fait aussi partie des mêmes *Annales*. L'assemblée se sépare ensuite, après avoir fixé aux premiers jours de juillet la date de sa prochaine séance publique. La question des concours et des prix à distribuer pourrait seule retarder cette date, mais il paraît qu'il n'y a pas encore un seul candidat qui se soit annoncé.

ARGUS.



PROBLÈMES & JEUX D'ESPRIT

ANAGRAMME

Problème n° 35.

A beau mentir qui vient de loin, dit le proverbe.
Aux récits de voyage on ajoute peu foi,
On rit de leurs auteurs, de leur aplomb superbe.
Je me risque pourtant ; lecteurs, écoutez-moi.
Au bord d'une oasis un bel arbre se dresse,
Subissant du simoun la brûlante caresse.
Chaque feuille d'un vert luisant comme l'émail
S'agit doucement, gracieux éventail,
Au vent plus frais du soir. Or, de ce beau feuillage
Je voulais recueillir — par pur enfantillage —
Quelques rameaux pendants, et je passais dessous
Pour les atteindre mieux. Soudain — le croirez-vous ? —
Tout l'arbre s'illumine, et, par un charme étrange,
En un bec allumé chaque feuille se change ;
Puis, entourant la flamme, un globe de cristal
Vient couronner le haut du vase de métal
Qui doit contenir l'huile. Et du faite à la tige
Chaque feuille m'offrit un semblable prodige.

E. MEUNIER.

Nous publierons dans notre prochain numéro les solutions des problèmes n° 33, 34, et 35.



DERNIÈRES PUBLICATIONS LYONNAISES

LA REVUE LYONNAISE. — 1^{re} année, tome I^{er}, n° 3, mars 1881. — Claude de Rubys et la liberté de tester au XVI^e siècle, par Henri Beaune, avocat à la Cour d'appel. — M. Paulin Paris, par G.-A. Heinrich, doyen de la Faculté des lettres de Lyon. — Epigraphie lyonnaise, par Allmer, membre correspondant de l'Institut. — Une nouvelle méthode scientifique, à propos du *Jura*, de M. le professeur Berlioux, par P. Scipion. — Les fortifications de Lyon au moyen âge, par B. Vermorel. — La bibliothèque de l'ancienne abbaye de Cluny, par Léopold Niepce, conseiller à la Cour d'appel de Lyon. — Intermédiaire lyonnais. — Sociétés savantes. — Chronique. — Bibliographie.

LYON-REVUE. — N° 10, avril 1881. — A Joséphin Souлары, le fils de Cham-sonnets, par Eugène Manuel. — Aumône d'amour. Excelsior, sonnets, par Joséphin Souлары. — Blandine, par Puitspelu, Lyonnais. — Soubise à Lyon, par Paul Vigne. — Sur les dessins d'Eugène Froment, poésie, par Adèle Souhier. — Les rameaux, par Edmond Jumel. — Rondeau de mai, par A. Storck. — Le coteau de Sainte-Foy et le chemin des Etroits, par le baron Raverat. — Sous le gui, nouvelle inédite, par M^{me} S. Blandy (suite). — Notice sur la confrérie des pénitents de Notre-Dame du Confalon, par Paul Dissard (suite). — Le Salon de 1881. — Le mois théâtral à Lyon, avril 1881, par C.-A. Raymond. — Illustrations d'Eugène Froment, P. Reithofer et Claudius Barriot.

LYON SCIENTIFIQUE ET INDUSTRIEL. — 1^{er} juin 1881. — L'Algérie en 1881 (1^{er} article), par A. Léger. — De la distribution des eaux à Lyon (1^{er} article), par J. Raclet. — La criminalité en France, par P. Duréault. — L'hygiène des adolescents (1^{er} article), par le D^r Ferras. — L'observatoire de Lyon, par Ch. André. — Varia.

REVUE DE L'HISTOIRE DES RELIGIONS. — 2^e année, tome III, n° 2, mars-avril 1881. — La religion égyptienne dans ses rapports avec l'art de l'Égypte, par M. Georges Perrot (de l'Institut). — La religion des Phéniciens, d'après les plus récents travaux, par M. C.-P. Tiele. — Bulletin critique des religions de la Chine (la piété filiale), par M. Henri Cordier. — L'œuvre d'Auguste Mariette au point de vue des études d'histoire religieuse, par M. Paul Pierret. — Éléments mythologiques dans les pastorales basques, par M. Julien Vinson (suite). — Dépouillement des périodiques. — Chronique. — Bibliographie.

CONSTRUCTION LYONNAISE. — 3^e année. — TEXTE. — Amélioration du service des eaux à Lyon. — Les briques bleues ou briques en fer. — Ministère des travaux publics. — Concours : statue de la République à Lyon. Reconstruction du pont de la Feuillée. Construction d'un hôtel de préfecture à Oran. Statue du grand Carnot. Ecole normale d'institutrices à Bordeaux (résultats). — Salle de la Diana, à Montbrison. — Documents statistiques au 1^{er} janvier, des voies publiques, du service des eaux et éclairage public. — Bassin de Penhouët. Avis et renseignements divers. — Bibliographie. — Nouveau système de chemin de fer. — Demandes en autorisation de bâtir. — Travaux particuliers commencés à Lyon et sa banlieue. — Publications nouvelles. — Résultats des adjudications. — Mises en adjudication. — Cours des matériaux de construction. — Les nouveaux propriétaires.

PLANCHES. — Salle de la Diana à Montbrison : Étagère et buffet de fond. Plan de la salle. Bibliothèque. Détail de la partie supérieure de la bibliothèque.



ERRATUM

Deux mots omis ont rendu inintelligible le troisième vers de la poésie *La Jeanne*, de M. Germain Picard (n° du 30 avril 1881), au lieu de :

Aux grands yeux noirs, par le soleil brun,

Il faut lire :

Aux grands yeux noirs, au teint par le soleil brun.

Plusieurs de nos lecteurs auront sans doute fait cette correction d'eux-mêmes.



Le Gérant: CHARLES DAMEY

LYON. — IMP. PITRAT AINÉ, 4, RUE GENTIL
Caractères elzéviens de la fonderie Majeur.

MAISONS RECOMMANDÉES

H. GEORG 65, rue de la République. Librairie scientifique et médicale. Cartes, Guides. Commission. Maison à Genève et à Bâle.

METON, rue de la République, 33. Librairie. moderne, Littérature, Histoire, Sciences et Arts. Nouveautés.

LIBRAIRIE, PAPETERIE, IMAGERIE GAUTHIER. 3, rue Grenette. Ouvrages de Piété, et Classiques. Matériel scolaire. Spécialité de Bois de Spa pour peinture.

H. PÉLAGAUD, rue Mercière, 48. Librairie religieuse et classique. Pároissiens, Reliures de luxe.

BRUN, rue du Plat, 12. Librairie ancienne. Art héraldique, livres rares et curieux. Achat de bibliothèques.

IMPRIMERIE. Collection de caractères elzéviens. Bandeaux, Culs-de-lampe, Lettres ornées des xv^e, xvi^e, xvii^e siècles. Impressions de luxe, Thèses, Brochures, Mémoires et Travaux d'administration. Spécialité de Prospectus illustrés pour Constructeurs, etc. **PITRAT AINE**, rue Gentil, 4.

BOULU 7, rue Saint-Dominique. Papiers anglais de tous formats et enveloppes avec chiffres gravés. Nouveautés. Lettres de part de mariages.

MUSIQUE. **REY**, rue de la République, 17. — Musique vocale et instrumentale. Partitions. Vente et location de Pianos et Harmoniums, etc., etc.

TABLEAUX ANCIENS & MODERNES. Exposition d'objets de curiosités et d'œuvres d'art. **MARA**, 15, rue de la République.

DUSSERRE, place des Terreaux, angle de la rue de l'Hôtel-de-Ville. Vente et location de tableaux. Gravures, photographies: Fournitures de dessin et peinture. Encadrement.

RESTAURATION DE TABLEAUX. Expertise de Tableaux, Objets d'art et Antiquités. **VINCENT**, 48, rue Franklin. (Ci-devant rue de la Reine).

PHOTOGRAPHIE. **ANTOINE LUMIÈRE**, 15, rue de la Barre. — Procédé Vander-Weyde Liébert, permettant d'obtenir à toute heure de jour et de nuit, des résultats supérieurs à tous ceux que l'on obtient par la lumière naturelle. Posede 9 heures du matin à 6 heures du soir.

PHOTOGRAPHIE ARMBRUSTER, Portraits-cartes et de toutes dimensions. Galerie des Célébrités lyonnaises. Maison du Palais-Royal, près le pont Tilsitt, entrée, 2, rue du Plat.

BAILLY, rue de la République, 10. Bronzes, Pendules, Garniture de cheminées, Montres et Chronomètres.

J.-E. FASSE opticien, successeur de GAUFFE et DALORT, 12, rue de l'Hôtel-de-Ville, Palais Saint-Pierre.

ARGENTERIE RUOLZ. PASCALON, rue de la République, 3. Couverts, Services de table, Surtouts, Réchauds, Théières, Plateaux, etc.

C. VILLARD successeur de la Maison MONTALAND et AUDOUARD. Bijoux et diamants. Rue de la République, 4.

MARTIN, 16, rue de la République. — Anneaux, Parures, Pendules, Montres.

AMEUBLEMENT. Meubles de Salon et de Salles à manger, Bibliothèques, Tables, Bureaux, etc. — **M. SIGARD**, place Bellecour, 22.

MEUBLES EN BOIS TOURNÉ. THONET, rue de l'Hôtel-de-Ville, 74. Fabrique à Vienne (Autriche), 10,000 ouvriers. Dépôt en France et à l'Étranger.

FLACHAT, COCHET & C^{ie} quai de la Guillotière, 10-11 et rue Dunois, 4. Miroiterie, Sculpture, Décoration et Meubles d'Art.

FAIENCES D'ART. Porcelaines de Sèvres, de Saxe, de Chine et du Japon, Cristaux, Verre de Bohême. **DUSSUC**, rue de la République, 39, à Aix-les-Bains.

BIOLET & GARDE, 65, rue de l'Hôtel-de-Ville. Papiers peints et splendides assortiments. Affaires hors lignes d'articles à prix réduits.

CACHEMIRE MAISON GRILLET, rue de l'Hôtel-de-Ville, 32. Dentelles.

A LA VILLE DE LYON, 23, rue de la République, 23. — Nouveautés, Soieries et Lainages, Rideaux, Ameublements, Chinoiseries et Articles de Paris.

MAISON MOUTH, rue des Bouquetiers, près de Dames. Etoffes nouvelles pour la saison d'hiver. Fourrures, Maroquinerie.

RUBANS, FLEURS, PARURES, Cravates, Dentés de Paris, **MAISON GLEYRE**, 10, rue de la République, angle de la rue Neuve.

J.-M. FAURE, 3, rue Gentil. Chemises de toile, de flanelle. Cois et cravates.

BAINS RUSSES, MAURES, MÉDICINAUX — ETABLISSEMENT MODÈLE, 29, rue du Plat, 29. — Hydrothérapie médicinale avec piscine. — Salle de pulvérisations et inhalations.

CHAPELLERIE CHATAING, rue Gasparin, 8, ci-devant rue de la République. Nouveautés pour Hommes, Femmes et Enfants.

HORTICULTEUR. **BROSSE**, à la Demi-Lune, aux Trois-Renards. — Spécialité de Rosiers. Envoi du Catalogue sur demande.

ÉCLAIRAGE PAR LA SOLÉINE liquide, résineux inextinguible. Le grand succès du jour. **A. PONCHON**, 4, rue des Archers.

PIANOS. M^{me} **MAROKY**, 44, place de la République. Fournisseur des Pianos du Conservatoire.

ÉPICERIE FINE. **GIRIN**, 56, rue de l'Hôtel-de-Ville. — Denrées coloniales, articles de choix. Spécialités de Confitures de ménage, Vins fins et liqueurs.

LA REVUE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

18, rue Bleue, Paris

SOMMAIRE DU 1^{er} JUIN

Le Salon de 1881. — La sculpture, par M. Edouard Rod. — L'invention de Pétrus, nouvelle, par M. Gustave Toudouze. — MM. de Goncourt. — Le réalisme dans le roman, par M. Albert Le Roy. — Le théâtre en Italie. — Les auteurs dramatiques contemporains, par M. V. Mantegazza. — Causerie littéraire. — M. Edouard Rod: Palmyre Veulard. — M. Jules Vallés: Jacques Vingtras; le Bachelier. — Quatrelles: Casse-cou. — M. Bernard Pérez: L'éducation dès le berceau, par M. Henri Mornand. — Chronique, par M. Edmond Deschaumes. — Revue dramatique, par M. Jean de la Leude. — Bulletin.

LA MOSCA D'ORO

GIORNALE UMBRISTICO-SOCIALE

DISEGNI, GARICATURE, GRONACA MONDANA, TEATRI BOZZETTI, FANTASIE, ECC. ESCE AL GIOVEDÌ

F. GONELLA, direttore

Prezzo d'associazione

Per gli Stati dell'Unione postale

3 mesi L. 6,65. — 6 mesi L. 12,30. — 12 mesi L. 22,60

Il numero: 50 cent.

DIREZIONE, AMMINISTRAZIONE

Via Belvedere, 3

TORINO

MONITEUR DE LYON

JOURNAL COMMERCIAL, INDUSTRIEL, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

Paraît le Jeudi et le Dimanche

C'est une des publications les plus complètes et les plus intéressantes de la région lyonnaise. Indispensable aux négociants, industriels, entrepreneurs, propriétaires et régisseurs, à cause de ses renseignements nombreux et variés, le *Moniteur de Lyon* donne notamment le résumé complet des annonces judiciaires du département du Rhône, fait connaître d'avance toutes les adjudications qui ont lieu au tribunal civil et à la Chambre des notaires de Lyon et de Villefranche, annonce les ventes de fonds de commerce, les formations et dissolutions de Sociétés, avis pour dettes, faillites, etc.

Abonnement: 10 francs par an; par la poste 11 fr.

Le numéro 10 cent.

Se trouve chez tous les marchands de journaux et aux bureaux du journal

13, RUE DES ARCHERS, LYON

LES ANNONCES SONT REÇUES A L'IMPRIMERIE, 4, RUE GENTIL

LA

CONSTRUCTION LYONNAISE

REVUE MENSUELLE

DES ENTREPRISES PUBLIQUES & PRIVÉES

ARCHITECTURE ET TRAVAUX PUBLICS

ADMINISTRATION : 4, RUE GENTIL, LYON

Prix de l'Abonnement : Un An, 12 fr.

PARIS, Jules GERVAIS, 29, rue de Tournon

ÉTUDE

SUR

LA VIE & LES ŒUVRES

DE

A. COCHIN

PAR

Léon ROUX

avocat à la Cour d'appel de Lyon. Membre de l'Académie des sciences belles-lettres et arts de la même ville

Un joli volume de 130 pages

LYON, CHEZ TOUS LES LIBRAIRES



LYON. VITTE et PERRUSSEL, Editeur
3, PLACE BELLECOUR

LA

FRIGOLADE

Poème héroï-comique

EN SEPT CHANTS

PAR J.-M. VILLEFRANCHE
1881

Un vol. in-16 de 86 pages

PARIS, librairie universelle, A. CHÉRIÉ

LE LIVRE DE L'HOMME

POÉSIES PHILOSOPHIQUES ET MORALES

Par Casimir PERTUS

1 vol. in-42 de 174 pages

Prix : 3 Francs

PARIS. Alphonse LEMERRE, éditeurs
PASSAGE CHOISEUL

SILHOUETTES ANIMALES

UN GUERRIER AILÉ

LES 15 MALADES DE LA FORÊT DE SAINT-GERMAIN
L'HIRONDELLE

GRANDEUR ET DÉCADENCE

Par Eugène CŒUILLE

Un vol. in-16 de 51 pages

Nizier du Puitspelu a faite des livraisons suivantes de la *Revue du Lyonnais*, première série, à savoir :

Nos 10, 11, 12, 13, 14, 157 (bien enregistrer qu'il s'agit de la *première série*, c'est-à-dire celle qui ne porte pas d'indication de série du tout).

Puitspelu offre un petit écu de trois livres pour chacune d'icelles livraisons.

Il offre encore de troquer, à raison de trois livraisons contre une, celles suivantes qu'il possède :

Première série : Nos 32, 33, 51: (incomplet) 80-81 réunis (manquent les quatre premières feuilles), 133, 145, 176.

Nouvelle série : Nos 50, 132.

Enfin il offre les tomes IX et X de la première série, complets, reliés en un volume, contre quatre des livraisons dont il a besoin.

Pour tout cela, l'on s'adressera à M. Froget-Pelouzac, marchand de livres, en rue Jean-de-Tournes, tout à côté de Sirand, le gantier.

LES BUREAUX

DU

MONDE LYONNAIS

ET DE LA

Revue Lyonnaise

SONT OUVERTS au PUBLIC de UNE HEURE à TROIS HEURES

8, rue Mulet, à l'entresol